

**L'ENSEIGNEMENT  
VIVANT DES  
LANGUES VIVANTES**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649775460

L'Enseignement Vivant des Langues Vivantes by J. Lecoq

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.  
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

[www.triestepublishing.com](http://www.triestepublishing.com)

**J. LECOQ**

**L'ENSEIGNEMENT  
VIVANT DES  
LANGUES VIVANTES**



**J. LECOQ**

PROFESSEUR AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

---

**L'Enseignement vivant**  
des  
**Langues vivantes**

---

PARIS

ÉDOUARD CORNÉLY, ÉDITEUR

101, RUE DE VAUGIRARD, 101

---

1903

Tous droits réservés

# L'Enseignement vivant

## des Langues vivantes

---

### CHAPITRE PREMIER

#### LA RÉVOLUTION DANS L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES ÉTRANGÈRES EN FRANCE L'ÉTAT ORGANIQUE ET L'ÉTAT INORGANIQUE

Ceci n'est point écrit pour les maîtres, pour les gens du métier. Je n'ai nul dessein de me mêler à la bataille (1), qui fait rage, moins en France, il est vrai, qu'en Allemagne et en Belgique, mais dont les échos nous arrivent cependant.

Les partisans des diverses méthodes peuvent se faire dans les revues et les congrès une pacifique guerre au couteau : ils peuvent, dans leur sangui-

---

(1) Wohlfeil, *Der Kampf um die neusprachliche Unterrichtsmethode*. 1901.

338512

naire ardeur, comme le dit non sans savoir M. Dorr dans les *Neuere Sprachen* (1), « rentrer chez eux après le combat chargés de scalps ». Ces féroces querelles de pédagogues, dont je ne fais pas fi — car elles ont leur intérêt et leur importance — ne sont pas ce qui me préoccupe.

Ce qui me préoccupe c'est ce que peut et doit penser l'honnête père de famille, le brave homme qui voudrait bien procurer à son enfant la meilleure éducation possible, et la plus utile, et qui, en échange des sacrifices parfois très lourds qu'il s'impose, en demande vulgairement, prosaïquement, « pour son argent ». C'est lui que je voudrais éclairer et rassurer. C'est pour lui que j'écris, parce qu'il me semble qu'en ces dernières années cette question des langues vivantes ne l'a pas laissé indifférent.

Il faut lui avoir quelque reconnaissance, au père de famille, pour les progrès que les études des langues étrangères ont accomplis depuis quelques années, pour l'importance qu'elles ont prise dans le cadre général des études : il n'y est pas totalement étranger. S'il n'avait pas fait entendre sa voix et exprimé très nettement son opinion, il est infiniment probable que les langues vivantes n'auraient pas encore, tant en France qu'à l'étranger,

---

(1) *Neuere Sprachen*. Juli 1902, p. 257.

la place qui leur revient dans l'enseignement. On continuerait peut-être à leur nier, au nom des traditions et des doctrines pédagogiques, toute puissance éducative; on les reléguerait, ces nouvelles venues, encombrantes et envahissantes, dans quelque coin des programmes, et l'on viendrait après s'étonner que, mal enseignées, elles ne soient pas suffisamment apprises. On leur chicainerait le temps qui leur est nécessaire; on continuerait à en faire, comme jadis, des parias, indignes de frayer avec les nobles études traditionnelles.

Mais le père de famille, que ne touche que très médiocrement le souci des traditions et qui n'a pour les théories qu'un respect modéré, s'est fait un raisonnement très juste, encore que terre à terre. Il s'est dit qu'au moment où les communications entre les peuples deviennent chaque jour plus faciles et plus étroites, où les distances se fondent en quelque sorte et où il n'est fils de bonne mère (comme on disait au grand siècle) qui n'envisage, au terme de ses études, comme une récréation et un complément presque obligé un voyage à l'étranger, il ne serait peut-être pas inutile de connaître quelque peu la langue des pays qui nous environnent; il a compris vaguement et presque instinctivement que les idées de plus en plus se mêlent d'un peuple à un autre, à mesure que les hommes se rapprochent davantage et se coudoient plus fami-



lièrement; il a senti que l'opinion actuelle d'un pays se forme autant des réactions des opinions étrangères que des idées proprement nationales, et alors il a demandé, timidement d'abord, parce qu'il est accoutumé à voir son avis dédaigné, comme méprisable, que l'on ne reléguât pas tout à fait ces études jugées inférieures en raison de leur caractère pratique au rang des choses secondaires qu'on peut négliger sans grand dommage. Se rappelant les jours de sa jeunesse où les langues vivantes étaient officiellement regardées comme assimilables en quelque point aux arts d'agrément, rejetées, à cause même de leur utilité immédiate, hors de l'éducation proprement dite, il a souhaité que ceci fût réformé et que ses enfants fussent moins ignorants des langues qu'il ne l'avait été lui-même. Certes, sa première pensée était toujours pour le baccalauréat, but suprême des études secondaires; mais en même temps qu'il rêvait que son fils fût bachelier, il désirait presque du même désir qu'il pût parler une langue étrangère. Et peu à peu, s'affermissant, le père de famille a réclamé d'une voix plus assurée; il a cité en exemple — à tort, bien souvent — les pays étrangers, où il s'imaginait que les langues étaient mieux apprises et plus généralement sues; l'opinion s'est émue, et il a bien fallu que même les oreilles qui se fermaient le plus obstinément se décidassent à s'ouvrir.

Il y a en Angleterre un homme qui joue dans la vie publique un rôle considérable, car il personnifie l'opinion générale. On le désigne couramment sous le nom de « l'homme de la rue », *the man in the street*... C'est le représentant du gros public, de la masse des incompetents, me dit-on... incompetents, soit! Mais en face de cette incompetence notoire, évidente, indéniable, que l'on mette les préjugés traditionnels des grands corps, l'esprit conservateur des administrations, la paresse constitutionnelle et rebelle à tout changement des gens en place qui se cabrent d'instinct dès qu'une réforme vient menacer leur tranquillité et bouleverser leurs chères habitudes. Et peut-être pourra-t-on convenir que le rôle de l'homme de la rue, qui se laisse guider par son instinct, n'est pas si inutile et que sa voix n'est pas toujours si méprisable.

Dans le cas particulier qui m'intéresse, si les programmes officiels, qui viennent pour la première fois d'être mis en vigueur cette année, proclament avec tant de netteté la nécessité absolue pour tous d'étudier et d'étudier sérieusement les langues étrangères; si cette étude, au lieu d'être comme jadis mise à la suite, acquiert pour toutes les sections — la classique comme les autres — la même importance fondamentale; si elle devient en quelque sorte une modalité générale de toute éducation secondaire, on le doit certainement à la force du sentiment public,

en dernière analyse à l'action exercée par le père de famille sur les autorités universitaires d'abord, et puis par répercussion sur tout ce qui chez nous détermine l'opinion : action lente puisque c'est au lendemain de nos revers de 1870 et sous la pression des idées de revanche qu'elle commença de se manifester : action opiniâtre cependant puisqu'elle a fini par aboutir.

Il me semble qu'il y avait quelque justice à dégager ces faits et quelque intérêt aussi, ne serait-ce que pour stimuler l'esprit d'initiative dans un pays qui, tout en exprimant quelque mauvaise humeur, se laisse, somme toute, mener avec une docilité remarquable. Il est indispensable que le pays fasse connaître à ceux qui sont chargés de dispenser l'instruction quels sont ses besoins et aussi ses préférences. L'Université, encore qu'il ne faille pas lui attribuer tous les défauts que lui prêtent ses détracteurs, n'échappe pas à la loi qui régit les grands corps : elle tend, elle aussi, à s'endormir sur ses traditions et à s'immobiliser alors que tout se meut et se transforme autour d'elle. Il lui importe de se maintenir en communication avec le monde extérieur et d'en recevoir incessamment la vie dont elle doit être animée. Une éducation vraiment féconde doit, en même temps qu'elle s'inspire de principes généraux et permanents, s'adapter aux nécessités contingentes et immédiates du moment et du mi-